

À la découverte des immensités sibériennes

Philippe Conrad

Historien

Dès le XVI^e siècle, les trafiquants de fourrures et les Cosaques de Yermak avaient ouvert à la conquête russe les immenses espaces de la Sibérie. Après avoir tenté plusieurs années durant d'organiser la résistance à l'envahisseur, le khan Koutchoum était mort au cours de l'hiver 1598 et les terres de l'Est furent livrées aux trappeurs et aux aventuriers venus d'au-delà de l'Oural.

Les descendants d'Anika Stroganov avaient été les principaux commanditaires de la conquête sibérienne, mais le succès des campagnes menées par Yermak amena un tel flot de marchands et de coureurs des bois dans le pays de Mangaseïa, le fabuleux pays des fourrures, qu'ils ne purent faire valoir longtemps leur ancien monopole. L'expansion territoriale était désormais l'affaire des troupes du souverain moscovite. A partir de Tobolsk, les Cosaques descendirent l'Ob en direction du nord et soumièrent dès 1593 plusieurs chefs ostiaks. Dès 1595, grâce à la fondation des ostrogs de Beriosov et d'Obdorsk, tout le cours inférieur du fleuve était soumis à Moscou. En 1600, une expédition poussa vers l'est, jusqu'au Taz, mais elle fut partiellement massacrée par les Samoyèdes.

Concrétisée par le paiement d'un tribut sous la forme de fourrures, la conquête allait bon train, avec une brutalité qui n'avait d'égale que l'avidité des Cosaques, des voïvodes envoyés par le tsar et des marchands. Faute de femmes, les envahisseurs enlevaient celles des « indigènes », dont les révoltes fréquentes étaient régulièrement écrasées.

Malgré la création à Moscou, en 1637, d'un ministère spécialisé dans les affaires sibériennes, la poursuite de la pénétration russe resta surtout le fait d'initiatives locales, dont un bon nombre n'ont laissé aucune trace dans les archives. Cosaques et coureurs des bois sillonnaient le pays, descendant les fleuves, parcourant les forêts et la toundra à la recherche des précieuses peaux de zibeline. Après la construction des ostrogs d'Ienisseïk en 1619 et de Iakoutsk en 1632, la poussée vers l'est se poursuivit dans les trois directions : vers la mer de Béring et le Kamtchatka, vers la mer d'Okhotsk et, plus au sud, vers le fleuve Amour.

Les cosaques au pays des fourrures

Habiles à manœuvrer les « kotchis » qui leur tenaient lieu d'embarcations, les Cosaques remontèrent la Lena et son affluent l'Aldan, gagnant ainsi, par eau et par terre, les rives de la Kolyma. D'autres descendirent le cours de la Lena jusqu'à son embouchure et longèrent les rives de l'océan Glacial ; ils étaient attirés par ces régions peu hospitalières dans la mesure où ils pouvaient y trouver, en plus des précieuses fourrures qui constituaient alors la principale richesse de la Sibérie, des baleines, des morses recherchés pour leurs défenses, et des mammoths conservés en grand nombre dans la glace de ces régions. Ces reconnaissances n'allaient pas sans dangers, et le Cosaque Timofeï Bouldakov ; surpris par le gel, broyés par la glace, lui-même et ses compagnons, bien que frappés par le scorbut, parvinrent, à l'issue d'une étonnante odyssee, à regagner la terre ferme, au prix d'incroyables souffrances.

En 1636, l'ataman Ielisseï Bousa descendit la Lena et longea la côte vers l'ouest jusqu'au fleuve Olenek, puis vers l'est jusqu'à l'embouchure de la Yana, où il rejoignit Poznik Ivanov, venu de la haute Kama. Malgré cette concentration de forces, les Russes furent victimes de l'hiver, du scorbut et des indigènes Youkagirs. Ils s'étaient aventurés dans l'une des régions les plus froides du globe, où se trouve aujourd'hui la célèbre station météorologique de Verkhoïansk, réputée pour les températures extrêmes qui y sont enregistrées.

En 1644, Mikhaïl Stadoukine passa l'hiver sur la Kolyma, là où fut édifée plus tard la ville de Nijne-Kolymsk. Les Russes commencèrent à y échanger de l'alcool et des couteaux contre des peaux de zibeline ou des défenses de

morse, amenées là par les Yakoutes et les Tchouktches. Ces derniers évoquaient souvent l'existence d'un fleuve qu'ils appelaient « Poguikha » et sur les rives duquel on trouvait des quantités de défenses de morse. L'un des compagnons de Stadoukine manifesta l'intention de gagner cette région, non pas par voie de terre — tant les difficultés à surmonter paraissaient considérables —, mais par mer.

En 1649, l'expérience fut tentée. Avec deux Kotchis, Stadoukine descendit la Kolyma jusqu'à son embouchure et s'engagea sur l'Océan, longeant le rivage vers l'est. Après sept jours de navigation, ayant perdu l'une des embarcations, il décida de faire demi-tour, trop heureux d'avoir pu récupérer de très nombreuses défenses de morse. Peu de temps après, Fiodor Alexeïev, un marchand venu de la mer Blanche, dut renoncer à son tour, arrêté par une banquise infranchissable. Il renouvela sa tentative en 1650, associé avec Semen Ivanovitch Dejnev, qui avait donné à Stadoukine l'idée d'organiser son expédition. Ayant atteint l'embouchure de la Kolyma, Alexeïev et Dejnev se dirigèrent de nouveau vers l'est. La navigation se déroula sans problème jusqu'à la pointe orientale de l'Asie, devenue aujourd'hui le cap Dejnev ; à ce niveau, les embarcations furent poussées vers le large et dérivèrent ensuite vers le midi, jusqu'aux rivages situés au sud de l'embouchure de l'Anadyr, ce qui signifie que le Cosaque Dejnev franchit avant Béring le passage reliant l'océan Glacial Arctique et l'océan Pacifique. Après avoir hiverné à proximité de l'endroit désolé où il avait abordé, Dejnev remonta l'Anadyr, gagnant le pays des Anaouls, qui, comme les Ostiaks et les Samoyèdes, furent soumis au tribut qui marquait l'établissement de la puissance russe sur ces contrées extrêmes du continent eurasiatique.

En 1651, les Cosaques furent rejoints par une expédition venue par voie de terre depuis la Kolyma et commandée par l'un des leurs, l'ataman Motora. Le rapport que fit Dejnev demeura enfoui dans les dossiers entreposés à Iakoutsk, et ce n'est qu'en 1742, soit quatorze ans après la première expédition de Béring, que le gouvernement de Saint-Pétersbourg put en prendre connaissance. Seuls les « Sibériens » qui fréquentaient l'extrémité nord-est de cet immense territoire surent dès le milieu du XVII^e siècle que l'Amérique et la Russie étaient nettement séparées.

Toujours plus nombreux, voyageurs, trappeurs, aventuriers et marchands déferlèrent sur la Sibérie, traversée désormais de bout en bout. Dès 1639, l'ataman Dimitri Kopylov avait établi un premier campement d'hiver au bord de la mer d'Okhotsk, et dix ans plus tard une expédition partie de Iakoutsk fondait à l'embouchure de la rivière Okhota la ville d'Okhotsk. Vers le sud, les Cosaques, remontant l'Ienisseï et ses affluents, atteignirent le lac Baïkal. En 1646, l'ataman Kolechnikov contourna par le nord cette immense mer intérieure et fonda un

ostrog sur l'Angara ; l'année suivante, le lac gelé fut traversé du nord au sud par Pokhabov, un fils de boyard. En 1648, le Cosaque Galkine soumit le pays toungouse, d'où il ramena une quantité impressionnante de peaux de zibeline.

Par ailleurs, les Toungouses

parlaient d'un pays situé au sud-est et traversé par un grand fleuve sur les rives duquel poussait le blé. Pour les communautés humaines de Sibérie orientale, constamment menacées par la disette dans leur quête inlassable des fourrures de zibeline ou d'hermine, c'était là un renseignement du plus haut intérêt, et des groupes de Cosaques commencèrent à s'aventurer dans cette direction.

Remontant le cours de l'Aldan, ils franchirent les montagnes qui accidentent le bassin de l'Amour, notamment dans la région de la Zeia et de la Chilka. Poussé par le souci de se procurer du grain, Piotr Golovine, voïvode de Iakoutsk, envoya ainsi une centaine de Cosaques dans ce pays, qui fut baptisé « Daurie ». Placée sous le commandement de Vassili Poyarkov, la petite troupe quitta Iakoutsk en juillet 1643 ; en décembre, les rives de la Zeia, où elle hiverna. La faim et le scorbut coûtèrent la vie à la moitié des Cosaques, qui n'hésitèrent pas à s'adonner à l'anthropophagie aux dépens des indigènes. L'arrivée du printemps leur permit de repartir vers l'est, et ils purent bientôt descendre l'Amour, le « Dragon noir » des indigènes. Après avoir mené une lutte épuisante contre les riverains, terrorisés par la réputation de cruauté des Russes, Poyarkov et les siens parvinrent à l'embouchure du grand fleuve, où ils passèrent l'hiver suivant. Avec le dégel, ils purent remonter vers le nord en longeant les côtes de la mer d'Okhotsk. Il leur fallut hiverner une troisième fois à l'embouchure de l'Oulia avant de retourner ce fleuve et de franchir les montagnes de Sibérie orientale pour rentrer à Iakoutsk, en juin 1646, après un voyage de près de trois ans dans des contrées jusque-là inconnues. Poyarkov ne ramenait que quelques survivants, mais il avait dans ses bagages une quantité considérable de fourrures.

Les expéditions de
Khabarov

En mars 1649, Yeroïei Khabarov quitta à son tour Iakoutsk pour prendre le chemin de l'Amour ; il remonta la Lena, puis l'Olekma et atteignit les rives du « Dragon noir », où il put constater la présence de blé, ce, à deux semaines de Iakoutsk, qui en manquait

cruellement.

Rentré en mai 1650, il s'empessa de préparer une nouvelle expédition, laquelle aboutit à la prise de la bourgade d'Albazine, « capitale » des indigènes qui occupaient la région. Après un hivernage facilité par l'abondance inhabituelle des vivres, l'expédition descendit le fleuve, semant la terreur chez les Dauriens. A proximité de l'actuelle Khabarovsk, les Achantes furent complètement défaits ; par la suite, les deux cents Cosaques mirent en déroute, grâce à leurs armes à feu, une troupe de plusieurs milliers de Chinois.

En 1653, un représentant du tsar de Moscou, le voïvode Zinoviev, vint prendre possession au nom de son maître du pays conquis par les Cosaques. En remerciement, Khabarov reçut plusieurs villages de la région d'Ilimsk, et ses lieutenants poursuivirent son œuvre. Au printemps 1654, Stepanov remonta ainsi le Soungari, mais, s'étant heurté aux Chinois, il dut battre en retraite. Ecumant les rives de l'Amour sans y créer d'installation durable, Stepanov et les siens furent écrasés en juin 1658 par les troupes chinoises, au confluent de l'Amour et du Soungari. Albazine fut prise et détruite, et la vallée de l'Amour revint entièrement aux fils de l'Empire du Milieu. Les Russes se replièrent plus à l'ouest et bâtirent l'ostrog de Nertchinsk, au confluent de la Nertcha et de la Chilka. Reconstituée par Nikifor Tchernigovski, Albazine fut de nouveau assiégée en 1685 par les troupes chinoises de l'empereur K'ang-hi. La garnison dut capituler, et le fort fut détruit.

L'année suivante, il renaissait de ses cendres, symbole de la volonté inébranlable des Russes de se maintenir dans ces régions. Cette fois, les Chinois ne purent reprendre la position, magnifiquement défendue par le capitaine von Beuthen, un officier allemand au service du tsar. Celui-ci étant alors obligé de se consacrer aux affaires européennes, l'ambassadeur Fiedor Alexeïevitch Golovine reçut la mission de négocier avec les envoyés de K'ang-hi la paix de Nertchinsk, signée en août 1689 et ramenant la frontière russo-chinoise aux monts Stanovoï. La vallée de l'Amour revenait aux Chinois et le fort d'Albazine devait être démoli.

La Kamtchatka est rattaché
à l'empire des tsars

Pendant

ce temps, plus au nord, Vladimir Atlassov s'était efforcé de reconnaître la péninsule du Kamtchatka, où il savait pouvoir trouver des peaux de renard et de loutre. Avec son lieutenant Louka Morosko et une troupe de Cosaques et de Youkagirs, il gagna la chaîne de montagnes du Kamtchatka, depuis l'embouchure de la Penchina. Divinant l'expédition, il longea lui-même la côté occidentale du pays qui borde la mer d'Okhotsk, alors que Morosko suivait celle du Pacifique. En intervenant dans les rivalités qui opposaient les Kamtchadales et les Koriaks, Atlassov put « prendre possession » de cette terre nouvelle en juillet 1697. Les Russes traversèrent tout le pays et ne s'arrêtèrent qu'à cinq journées de marche du cap Lopatka, son extrémité méridionale. C'est là que, pour la première fois, ils entendirent parler des îles qui se trouvaient plus au sud, c'est à dire les îles Kouriles. Après avoir fondé l'ostrog de Verkhné-Kamtchatsk, le découvreur regagna Anadyr, puis Iakoutsk, avant de prendre la route de Moscou, où il arriva en février 1700 pour annoncer au tsar le rattachement du Kamtchatka à son empire et lui offrir par la même occasion plusieurs milliers de peaux de zibeline, de renard et de loutre.

Dès

1705, l'un des successeurs d'Atlassov, Kolessov, fit édifier, sur les rives du fleuve Bolchoï, l'ostrog de Bolcheretsk, qui devait devenir le principal centre administratif de tout le Kamtchatka. Les Kamtchadales furent soumis à tribut, payable en fourrures, mais quelques années plus tard une révolte des indigènes aboutit au massacre de la garnison et à l'incendie de Bolcheretsk. Emprisonné à Iakoutsk pour avoir dévalisé un marchand sur le chemin du retour, Atlassov obtint de Traunicht, gouverneur de la Sibérie orientale, l'autorisation de constituer une troupe destinée à reconquérir le pays. Kamtchadales et Koriaks furent complètement battus et payèrent très cher leur révolte. Les Cosaques ne tardèrent pas à se mutiner contre leur chef malhonnête et brutal, et finirent par l'assassiner ; ce règlement de comptes ouvrit une ère de grande confusion dans l'histoire du Kamtchatka, où plusieurs gouverneurs se disputèrent le pouvoir, alors que les Koriaks et les Kamtchadales demeuraient toujours dangereux, prêts à tendre des embuscades meurtrières aux Cosaques venus prélever le tribut. A partir de 1714, le contact régulier fut rétabli avec Iakoutsk, où les fourrures destinées au tsar arrivèrent de nouveau. Le retour du gouverneur Kolessov avait ramené un semblant d'ordre et, dès 1712, Kosyrevski avait pris possession de deux des îles Kouriles, dont l'existence avait été confirmée à Pierre le Grand par un Japonais, Denbé, amené par Atlassov à la cour du tsar.

La route terrestre de la

Kolyma au Kamtchatka restant peu sûre en raison de l'hostilité des Koriaks et des Tchouktches, on s'avisa, en 1716, qu'il était possible de gagner la péninsule en traversant la mer d'Okhotsk ; cette solution n'était cependant pas satisfaisante pour les Russes, bien décidés à en finir avec les « sauvages ».

En 1728, l'ataman Afanassi Chestakov prit le commandement d'une forte expédition destinée à « pacifier » ces régions, mais il fut tué au combat en mars 1730. Deux ans plus tard, le capitaine Ivan Fiodorov aperçut les côtes de l'Alaska, mais son équipage, malade, l'obligea à repartir vers l'ouest, le privant ainsi d'une découverte dont la gloire revint à Vitus Béring. A cette date, les farouches Kamtchadales étaient définitivement soumis pour cause de massacre à peu près général et l'historien Kracheninnikov ne put que constater, quelques années plus tard, qu'ils préféraient à ce point le suicide à la perte de leur liberté qu'un ordre fut envoyé spécialement de Moscou pour les empêcher de se livrer à « cet ultime moyen de plaisir ». La pointe extrême de l'Asie orientale était reconnue et occupée par l'homme blanc ; il restait à Béring à redécouvrir le détroit séparant l'Ancien Monde du Nouveau.

Philippe Conrad

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

